



# COMMENT TOUT A COMMENCÉ

roman

Pete Fromm



# NATURE WRITING



COMMENT  
TOUT A COMMENCÉ



Pete Fromm

COMMENT  
TOUT A COMMENCÉ

Roman

Traduit de l'américain  
par Laurent Bury



Gallmeister

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

Titre original

*How all this started*

Copyright © 2000 by Pete Fromm

All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2013

Pour la traduction française

e-ISBN 9782404002316



*Pour mon frère Joe,  
qui a survécu à l'époque où il était le petit frère  
avec grâce, courage et obstination.*

*Et pour ma sœur Jean,  
qui a patienté même lors des matches retardés par la pluie.*



DES rafales hurlantes mordaient les coins de la maison, percutaient la toiture, secouaient les vitres, et j'étais étendu dans le noir, les yeux ouverts, j'écoutais. Ces tempêtes, Papa les appelait des *Blue Northers*, des "tempêtes bleues du nord", et à travers le bruit du gravier qui fouettait la maison, le crissement occasionnel d'un créosotier projeté contre la façade, par-dessus les gémissements plaintifs du vent lui-même, je m'efforçais d'entendre les premiers signes du retour d'Abilene. J'avais même gardé mon jean, pour ne pas être nu quand elle rentrerait.

Elle était partie depuis plus d'une semaine, sans un mot, et Papa et Maman paniquaient en silence, laissant leurs phrases en suspens chaque fois que j'apparaissais. Mais Abilene et moi n'avions jamais manqué un norther, jamais.

Quand j'étais petit et que je portais encore des pyjamas, avant que les disparitions soudaines d'Abilene ne soient même imaginables, je me glissais dans sa chambre dès que le vent se levait. Enveloppés sous les mêmes couvertures, nous gloussions tandis que le monde entier était mis sens dessus dessous par quelque chose d'aussi terriblement ordinaire que le vent. Rien ne pouvait l'arrêter, ni même le ralentir, si ce n'était l'horizon plat et sans fin qui s'étendait à perte de vue, couvert de créosotiers touffus, secs et cassants et de mesquites grands comme un homme. Le vent rugissait à travers cette mince végétation, arrachait tout ce qui était brisé, empoussiérait le ciel plusieurs jours d'affilée. Mais nous ouvriions toutes les fenêtres de sa chambre, tremblant l'un contre l'autre dans le noir, nous sentions cet étrange froid humide, l'odeur brûlée du désert, prégnante comme jamais auparavant.

Abilene disait que si Papa et Maman nous trouvaient ainsi, on leur raconterait que la tempête m'avait réveillé, qu'elle m'avait effrayé. Le visage enfoui dans son oreiller, nous riions comme des fous à l'idée que quelque chose puisse nous effrayer. Nous riions à en avoir mal aux côtes, à devoir repousser les couvertures pour respirer. Puis on restait immobiles dans le froid, serrés dans les bras l'un de l'autre afin de nous réchauffer, et nous écoutions le vent furieux qui faisait rage partout où il lui plaisait d'aller.

Mais c'était du temps où nous n'étions que des gosses. À présent Abilene était trop grande, moi-même j'étais trop grand pour aller dans sa chambre sur la pointe des pieds, si vive qu'en ait été mon envie. Même si elle avait été à la maison.

Dehors le vent continuait à se déchaîner, à siffler à travers les bardeaux mal fixés mais, tandis que je restais allongé là à contempler l'obscurité, le bruit se transforma en une sorte de berceuse et, au lieu de bondir de mon lit pour ouvrir la fenêtre comme nous le faisons autrefois, je finis par m'endormir. De toute façon, je me serais senti trop seul si j'avais eu dans la chambre le désert tout humide et froid rien que pour moi.

Je fus réveillé par le grincement de la fenêtre qui résistait dans ses montants. Je me redressai en souriant, imaginant l'air enthousiaste d'Abilene en train de taper de ses deux poings sur un angle, puis sur l'autre, repoussant ainsi chaque bord de la fenêtre pour l'ouvrir et laisser entrer le vent. Peut-être même sautillerait-elle avec moi comme avant.

Mais la fenêtre, bien qu'à demi ouverte, était déserte. Une lumière pâle inondait la pièce en même temps que le froid, comme s'il y avait un incendie quelque part à l'extérieur. Il faisait assez clair pour que j'y voie autour de moi, mais la seule autre personne présente dans ma chambre était Nolan Ryan sur mon vieux poster fantomatique dans la lueur du dehors : il avait la jambe à la hauteur du menton, prêt à décocher sa *fastball* qui tue, le mot FIREBALLER en arc au-dessus de sa tête.

Puis, plus sonore encore que le vent, je perçus le bêlement du camion d'Abilene avec son pot d'échappement cassé, je humai la brume rampante de ses fuites bleutées.

— Ab'lene? murmurai-je.

À l'extérieur, quelque chose vint frapper le bas de la fenêtre et finit de l'ouvrir en grand. Une planche peut-être. Un genre de gros bâton. Il y eut du bruit dans le jardin et, avant que j'aie le temps de réfléchir, les mains d'Abilene surgirent à la fenêtre, sa tête pénétra dans ma chambre, coudes calés sur le rebord, ses pieds raclant la façade.

— Ab'lene? répétai-je plus fort avec un sourire grandissant.

Elle se hissa jusqu'à la taille sur le rebord de la fenêtre et se glissa à l'intérieur.

Quand Abilene bondit sur ses pieds, rapide comme un serpent, la lumière du dehors ne laissa voir qu'une longue et mince ombre noire, plus large aux épaules que n'importe où ailleurs. Pas très différente de Nolan Ryan, en fait, si toutefois Nolan Ryan avait été une fille. Une fille parfaite.

— Eh, Ab'lene, dis-je avec un immense sourire.

Nous avions toujours utilisé sa fenêtre, c'était notre sortie de secours; nous rampions sur le toit du porche et nous nous laissions tomber au milieu des fleurs de Maman. Abilene avait même graissé les montants pour qu'on ne fasse aucun bruit. Mais sous ma fenêtre il n'y avait pas de toit. Il n'y avait rien du tout. C'était comme si Abilene était partie apprendre à voler et qu'elle revenait maintenant partager son secret.

Abilene souffla un bon coup, elle avait du mal à se retenir de rire.

— Salut, Austin, murmura-t-elle. Tu ne dors pas?

— Non.

Un gloussement lui échappa.

— Tu entends ce vent?

— Je t'attendais.

Je sortis une jambe de sous les couvertures pour lui montrer mon jean.

Abilene hésita, puis elle s'empara de ma jambe et la secoua.

— Tu m'attendais vraiment!

Elle se baissa et me lança mon T-shirt.

— Allez viens. On gaspille la lumière du jour.

— On est en plein milieu de la nuit, Ab'lene.

Je passai la tête dans mon T-shirt, enfilai les manches et cachai au plus vite mon corps chétif. Je ne pus m'empêcher de frissonner au contact du tissu froid.

— La nuit, le jour, c'est pareil.

Elle cherchait quelque chose sur le sol.

— Où est ton blouson ?

— En bas.

Abilene secoua la tête.

— C'est pas sérieux, Austin. Alors qu'on a un norther et tout.

— J'étais pas sûr que tu viendrais.

Abilene tressaillit et s'immobilisa, sa silhouette sombre contre la faible lumière de la fenêtre.

— Bien sûr que si, t'en étais sûr.

— T'as raison, répondis-je vite. C'est un sacré norther, pas vrai ?

— Ça, tu peux le dire ! s'exclama-t-elle en me frappant l'épaule de son poing serré en boule.

Puis, d'un ton sérieux, elle demanda :

— Tu savais bien que je ne pouvais pas ne pas revenir dans un moment pareil, non ?

— On savait pas où t'étais, chuchotai-je. On n'en avait pas la moindre idée.

— Merde, dit Abilene en riant à nouveau, moi non plus !

Je me levai du lit, mais sans m'en éloigner.

— Mais je suis revenue pour toi, ajouta-t-elle. Exactement comme tu le pensais. On y va maintenant.

Je m'approchai de la porte, guettant un bruit de Papa ou de Maman.

Abilene me tira vers elle, vers la fenêtre.

— Mais...

— Suis-moi, dit-elle avec un grand sourire.

S'empressant de passer les pieds par la fenêtre, elle s'accrocha au rebord comme une araignée.

— T'as juste à donner un peu d'élan.

Et elle disparut aussitôt, sautant à pieds joints sur le plateau de son camion garé tout contre la maison.

— Grouille! ajouta-t-elle.

Elle frappa des mains en attendant que je la rejoigne.

— Ça se fait les doigts dans le nez.

Je sortis la tête plutôt que les pieds.

Elle claqua des mains à nouveau, avec plus d'impatience.

— T'es pas dans le bon sens. Les pieds en premier.

N'osant pas lui dire que j'aurais préféré passer par la porte, je finis par propulser mes jambes à l'extérieur et me laissai glisser le long de la paroi, le vent me giflant comme tout ce qu'il y avait dehors, moi qui ne portais qu'un T-shirt. Je tendis le cou pour voir au-dessous de moi, et Abilene dit :

— Par pitié, Austin.

J'entendis alors un tout petit bruit venant de ma chambre, le cliquetis de mon bouton de porte. Je repoussai le mur de mes pieds et me lâchai.

Abilene me rattrapa, m'enserra pour m'empêcher de tomber du camion. Sa poitrine se pressait contre mes omoplates. Je me retournai tout contre elle.

— Papa et Maman sont debout, murmurai-je.

Abilene fila de l'autre côté du camion, s'installa d'un bond derrière le volant et cria :

— Il est temps de partir!

Le moteur rugit et je sautai à mon tour dans la cabine.

Les cailloux blancs concassés que Papa ratissait avec soin sautillèrent derrière nous, faisant tinter les passages de roues quand Abilene fonça hors de notre allée et s'élança dans le désert, laissant notre jardin loin derrière nous, cette étendue de néant dénuée de caractère qui entourait notre maison.

Je me mis à genoux sur le siège et, derrière nous, je vis ma chambre s'illuminer comme un phare, avec à la fenêtre une ombre si étroite et si petite que ça ne pouvait être que Maman qui nous regardait filer. Soulevés par le vent glacé du norther, les rideaux obstruaient plus de lumière qu'elle-même ne le faisait. Évidemment, Papa aurait produit l'effet d'une éclipse s'il avait été là-haut.

ABILENE poussa le moteur à fond, tressautant sur la route araboteuse et les nids de poules, tandis que je me laissais retomber sur mon siège, face à la route. Une caisse posée à terre occupait tout l'espace, et je dus m'asseoir en boule, les genoux posés sur le tableau de bord tout en m'efforçant d'extirper la ceinture de sécurité. Je ne trouvai qu'un bout de sangle, dont l'extrémité fraîchement tranchée s'effiloçait sous mes doigts.

En me voyant faire, Abilene hurla :

— Allez, on s'arrache !

Dans la lueur réverbérée par les phares, je discernais à peine les boucles des vieilles ceintures de sécurité posées sur la caisse à mes pieds, des lambeaux de sangle traînant comme des queues de cerf-volant. Un cutter glissa et tomba sur le sol.

— On s'arrache ! répliquai-je en renversant la tête pour rugir comme elle, non sans m'accrocher à la poignée de la portière et à ce qui restait de la ceinture, malgré tout.

Nous atteignîmes la route goudronnée avant que j'aie pu me défaire de la sensation ressentie après avoir sauté par la fenêtre et atterri dans les bras d'Abilene, la chaude et rare douceur de son corps tout contre le mien.

— Où on va ? criai-je par-dessus le raffut de son camion.

Elle prit un virage vers l'ouest et fila sur l'autoroute, la lumière faible et vacillante de ses phares déroulant devant nous une minuscule surface de goudron blanchi par le soleil. Peut-être allions-nous à Pecos, ou du moins dans cette direction ; au lieu de prendre le chemin plus court, vers l'est, qui contournait Pyote et la base aérienne. Abilene souriait toujours.



— Tu étais où, Ab'lene ? redemandai-je en hurlant le moins possible malgré le vacarme.

D'un signe de tête, elle désigna la caisse à mes pieds.

— J'ai rapporté ça pour toi.

Je baissai les yeux, pensant au cutter ouvert qui se baladait à terre. Sur le dessus de la caisse, je vis l'étiquette RAWLINGS, OFFICIAL MAJOR LEAGUE.

— Des balles de base-ball ?

— Maintenant tu vas vraiment cartonner.

— Où tu les as eues ?

Abilene agita un doigt pour me mettre en garde :

— À cheval donné...

Nous roulâmes ensuite en silence, le vieux camion brinquebalant à cause de la vitesse. À la limite sud de Pecos, elle tourna pour entrer dans la ville et ses phares balayèrent l'enseigne de la vieille station Shell posée contre le même poteau qui jadis la brandissait dans le ciel pour qu'elle soit visible de loin. La station-service avait été abandonnée avant ma naissance, le coquillage jaune était à présent noirci par la crasse. Comme d'habitude, Abilene fit le détour par Maxey Park, le minuscule zoo poussiéreux dont elle jurait qu'il fermerait dès que le dernier animal serait mort. Elle se pencha par la fenêtre pour braire à l'adresse des zèbres déprimés ou de la masse sombre du buffle solitaire.

Puis elle repartit vers le nord en coupant par le parking du Woolworth fermé, d'où l'on voyait les lettres rouges du grand panneau à LOUER sur la façade du vieux supermarché Safeway, depuis longtemps pâlies et virées au rose. J'étais à peu près convaincu de savoir où nous allions, mais Abilene continuait sa route à travers la ville, passant devant tous les bâtiments vides, devant les fenêtres condamnées au contreplaqué usé par le soleil, devant le cinéma qui arborait encore son enseigne PROCHAINEMENT peinte à la main, même si ses portes ne s'étaient pas ouvertes depuis dix ans.

Alors que nous traversions les rues silencieuses et désertes, je n'avais plus à hausser la voix et je dis :

— Papa et Maman ont eu drôlement peur, Ab'lene. Quand tu as disparu.

Abilene hocha la tête, mais répondit :

— Je pouvais pas faire autrement.

Puis :

— Je me rattraperai.

Comment? aurais-je voulu demander, mais Abilene se gara sous les mûriers le long de la clôture du lycée et fut hors du camion avant que je me sois rendu compte qu'elle avait coupé le moteur. Le claquement de sa portière résonna lourdement dans la ville muette.

Pourtant, j'avais à peine ouvert ma portière que le vent faillit me l'arracher des mains; le silence s'était envolé. Je poussai la portière pour la fermer et j'allai me placer à côté d'Abilene, contemplant le terrain, plissant les yeux pour éviter les gravillons qui se détachaient du diamant. Le vent qui me bousculait m'obligeait à chercher mon équilibre, mais Abilene se tenait droite comme une colonne. Cinq ans s'étaient écoulés depuis la dernière fois que j'étais venu ici avec elle. Elle avait alors mon âge et c'était l'année où elle avait imposé sa présence dans l'équipe.

Depuis cette horrible saison, ni elle ni moi n'avions plus jamais évoqué sa brève carrière sur ce terrain de base-ball. Nous n'avions jamais évoqué le fait que, même si elle pouvait lancer avec les meilleurs d'entre eux, elle avait dû surmonter tous les obstacles que les professeurs et le bureau des sports avaient mis sur sa route, tout ça pour finir par être snobée par l'équipe. Les garçons, ses coéquipiers, refusaient même de mettre le pied sur le marbre pour qu'elle s'entraîne à la batte. Papa et Maman aussi lui répétaient sans cesse qu'il valait mieux ne pas s'exposer à une déception. "Pourquoi ne pas jouer au softball?" lui demandaient-ils. Comme s'il y avait eu la moindre comparaison possible.

\* Le base-ball tenant une place relativement importante dans ce roman, le traducteur a préféré intégrer en fin d'ouvrage un court lexique des termes les plus fréquents apparaissant dans ce livre. Par souci d'authenticité et dans l'optique de faciliter la compréhension du lecteur, il a par ailleurs choisi de laisser dans leur langue d'origine certains termes américains explicites ou déjà connus des lecteurs francophones. Ces termes sont néanmoins expliqués dans le lexique. (Toutes les notes sont du traducteur.)

Assise sur le banc de touche, Abilene avait assisté à toute la saison sans faire un seul lancer, sans capituler. Après quoi, cependant, elle s'empressa de terminer l'école sous une pluie de récompenses, elle obtint son diplôme avec un an d'avance, et elle ne parla plus que de s'en aller loin d'ici. Mais elle était revenue après seulement trois mois à l'université. Encore une chose dont on ne parlait jamais.

— Et voilà, dit Abilene en agitant les bras en direction du terrain. Le théâtre de ta gloire future.

Je frémis et j'observai toute l'étendue du terrain; même dans le noir, c'était ce qu'il y avait de plus vert à Pecos. La bosse du monticule se fondait dans la nuit, pourtant on distinguait la zone claire de l'*infeld* dont la terre semblait luire au loin. J'étais en seconde, mais Abilene m'avait interdit de participer à un seul match – comme c'était l'usage à l'université, disait-elle. "Ça te laisse un an pour grandir." Le temps d'ajouter la bonne taille au talent brut. La taille, le talent et un entraînement écrasant qu'Abilene me dispensait depuis des temps immémoriaux. Surgis de nulle part, disait-elle toujours, nous prendrions le monde d'assaut, un incroyable phénomène qui ferait irruption sur la scène du base-ball et brûlerait tout sur son passage. Mais je savais qu'elle voulait que je commence au même moment qu'elle, que je sois l'élève de seconde qui cette fois allait sidérer tout le monde.

Et à cause de son obsession du secret, parce qu'elle rêvait de me voir m'imposer d'un coup, laissant tous les joueurs de base-ball du Texas bouche bée, ahuris et admiratifs, j'avais vécu mes années de collège et de lycée pratiquement sans dire un mot, sans me faire d'amis, passant d'une classe à l'autre sans même effectuer quelques lancers. J'avais grandi de quinze centimètres au cours de l'année écoulée, et Abilene ne démordait pas de ses projets. Pendant la saison, je sortais du lycée par la porte de derrière et je pouvais au moins marcher le long du terrain et regarder l'équipe s'entraîner durant les quelques secondes où je contournais le cimetière, jusqu'à l'endroit où Abilene m'attendait sous le château d'eau en laissant tourner le moteur de son

camion, prête à filer vers la base aérienne abandonnée pour me faire travailler mon lancer.

Abilene se glissa dans la brèche située à l'angle gauche de la clôture et je la suivis. Je pensais qu'elle voulait que j'apporte les balles pour m'entraîner à lancer depuis un vrai monticule et arbitrer les *strikes* et les balles, mais elle ne dit pas un mot à ce sujet. Tandis que je pressais le pas pour la rattraper, je la vis tirer quelque chose de la poche intérieure de son blouson, un bâton, un revolver, quelque chose.

Abilene fit tourner l'objet au bout de son doigt comme les cow-boys dans les westerns et, en apercevant un éclat métallique, je crus pendant une fraction de seconde qu'elle était bel et bien armée. Pourtant, dans la pénombre où nous laissaient les éclairages distants, je distinguai une clef à molette, mais différente de toutes celles que j'avais pu voir auparavant.

Sans prévenir, Abilene s'agenouilla dans l'herbe. Je faillis lui marcher dessus.

— Quoi? demandai-je.

Elle manipula la clef dans l'herbe puis bondit, agitant au-dessus de sa tête le long tuyau et l'extrémité cliquetante d'un des arroseurs du terrain. Elle partit en courant, se laissant tomber près de l'arroseur suivant, et ainsi de suite. Je ne sais pas comment elle les trouvait dans le noir.

— Ab'lene? fis-je en la poursuivant.

Elle leva les yeux et fit un large sourire en me lançant la dernière tête d'arrosage. Je l'attrapai de justesse, surpris par son poids, par le toucher froid du métal déraciné.

— On va répandre la verdure partout où on ira, Austin, dit-elle hors d'haleine, prise de frénésie comme si elle était incapable de contenir cette idée.

Elle se dirigeait déjà vers la prochaine tête d'arrosage et je m'apprêtais à répéter "Quoi?", comme une espèce de perroquet obtus, lorsqu'une bouffée d'air monta soudain de l'herbe et, avant même que je puisse baisser la tête, l'eau jaillit des arroseurs. Ils commencèrent leur *tchica-tchica-tchic*, décrivant dans

## Lexique du base-ball

### Principe du jeu :

Une partie de base-ball oppose deux équipes de neuf joueurs et dure neuf manches (*innings*), auxquelles peuvent s'ajouter des manches supplémentaires tant que les deux équipes n'ont pas été départagées.

Une manche se divise en deux, chaque équipe alternant phase offensive et phase défensive. Une demi-manche prend fin quand trois batteurs sont éliminés. On change ensuite d'équipe.

L'équipe défensive lance la balle et cherche à empêcher l'équipe adverse de progresser vers les bases. L'équipe offensive doit frapper la balle pour pouvoir courir vers les bases et faire le tour du terrain. Un point est marqué lorsqu'un attaquant revient à son point de départ, le marbre, après avoir touché les trois autres bases l'une après l'autre.

Le softball reprend la plupart des règles du base-ball mais se joue sur un terrain aux dimensions légèrement différentes.

Dans ce lexique, la logique du jeu a été privilégiée à l'ordre alphabétique.

### Le terrain :

**Diamant (*diamond*)** : zone comprise entre le marbre et les trois **bases (*bases*)**, en forme de diamant.

**Marbre (*marble*) ou plaque de but (*home plate*)** : quatrième base située à la pointe du diamant, intersection des deux lignes de jeu perpendiculaires. C'est là que se tient le batteur, lequel,

après avoir frappé la balle, quitte le marbre pour la première base. Son tour de terrain est complet, et donc un point est marqué, lorsqu'il y revient après avoir touché les trois autres bases.

**Monticule (*pitcher's mound*):** zone légèrement surélevée, placée à 18,44 m du marbre, dans l'*infield*, et d'où le lanceur tire. Dessus se trouve la **plaque du lanceur (*rubber*)** sur laquelle le lanceur pose son pied pivot et qu'il ne doit pas dépasser.

**Champ intérieur (*infield*):** zone de terre battue délimitée par les quatre bases.

**Champ extérieur (*outfield*):** zone de gazon au-delà du champ intérieur. Le point le plus éloigné du marbre doit se situer à moins de 122 mètres.

**Zone de prise ou zone de *strike*:** rectangle virtuel situé au-dessus du marbre, entre les genoux et la poitrine du batteur.

Les joueurs en défense :

**Lanceur (*pitcher*):** défenseur qui envoie la balle et se déplace vers l'endroit où la balle sera renvoyée par ses partenaires.

**Receveur (*catcher*):** il indique au lanceur les types de lancers appropriés pour déjouer chaque batteur, il surveille les attaquants et protège le marbre.

**Joueur de première, deuxième ou troisième base (*first, second ou third baseman ou infielder*):** il doit attraper les balles qui lui sont renvoyées et les frappes qui passent près de lui. On les appelle aussi **joueurs de champ intérieur**.

**Joueur de champ extérieur (*outfielder*):** ce terme désigne les trois "voltigeurs" qui couvrent le terrain situé derrière les bases.

Les joueurs à l'attaque :

**Batteur ou frappeur (*batter ou hitter*):** joueur qui juge le lancer de l'équipe adverse et tente ou non de frapper la balle avec la batte.